

Patrimoine
DU PAYS DE
MAYENNE

LES CAHIERS DU PAYS DE MAYENNE

Paul-Michel LINTIER

1893 - 1916

Un écrivain fauché par la Grande Guerre



2016



12€

SOMMAIRE

Introduction.

Pourquoi écrire aujourd'hui sur Paul-Michel Lintier ?

1. Familles LINTIER et LAMBERT. Brève Généalogie

2. BIOGRAPHIE DE PAUL-MICHEL LINTIER

- Mayenne au tout début des années 1900
- Jeunesse de Paul-Michel Lintier
Lintier entre au lycée en 1904, il a 11 ans
Le bureau de bienfaisance et le Patronage
- Départ pour Lyon
Amitiés lyonnaises
Écrire : conjoncture et opportunités
Lyon, champ d'expérimentation et d'observation
Du côté des Lambert
Les amours de Paul et Lily
- Vers la guerre

3. UNE ŒUVRE EN CONSTRUCTION

- Henri Béraud, témoin privilégié
- L'influence d'Adrien Bas et de la peinture
- Ce que la peinture apporte à l'écriture
- Lintier et la vie littéraire
- Lettres de Lintier à sa famille : Écrire en tous temps, en tous lieux

4. LES MANUSCRITS de PAUL-MICHEL LINTIER

1. LES TEXTES NON PUBLIÉS

- *Du Voyage en Auvergne et dans le Velay à Histoire d'une erreur sentimentale*

2. PREMIERES PUBLICATIONS

- *Un propriétaire et divers autres menus récits*
- *Les Pissotières magiques et le rite de la pluie*
- *Lyon-Étudiant*
- *Un croquant*
- *Adrien Bas, une vie dédiée à la peinture*

LE TMOIGNAGE DE LINTIER SUR LA GUERRE

MA PIECE

- Passages obligés
- La retraite
- La bataille de la Marne
- Lintier, témoin-écrivain
- Combattre la peur
- La guerre et la « brutalisation des esprits »
- Un témoignage "parmi les plus sincères"
- Lintier, soldat patriote
- Des scènes de guerre comme des tableaux...ou des photographies

LA RÉMISSION MAYENNAISE. Octobre 1914- Mars 1915

- Lintier, correspondant de *Mayenne-Journal*

LE TUBE 1233

- Le cafard
- Écrire pour ne pas sombrer dans la folie...

ACCUEIL DU TÉMOIGNAGE DE LINTIER PAR LA PRESSE ET LA CRITIQUE

- Lintier « récupéré » par la droite nationaliste ?
- Reconnaissance et récupération
- La censure
- La reconnaissance des écrivains de son temps
- 1930. Norton-Cru. Regain d'intérêt pour l'œuvre de Lintier

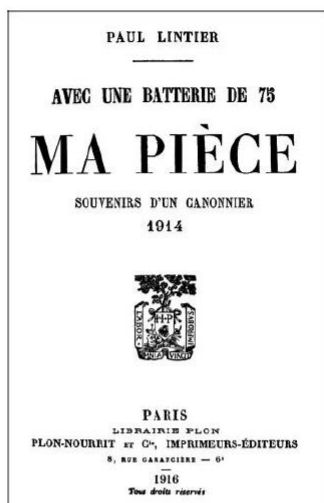
Conclusion :

Pourquoi lire Lintier aujourd'hui. ? : « Ceux qui ont 20 ans n'ont écrit que des préfaces...»

ANNEXES

- Textes inédits extraits des archives municipales de Lyon
- Articles parus dans *Mayenne-Journal*

I. MA PIÈCE



Le livre est paru sous le titre : **Avec une batterie de 75. Ma Pièce. Souvenirs d'un canonnier 1914**

Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1916. 285 p.
Avec une préface d'Edmond Haraucourt⁴⁸.

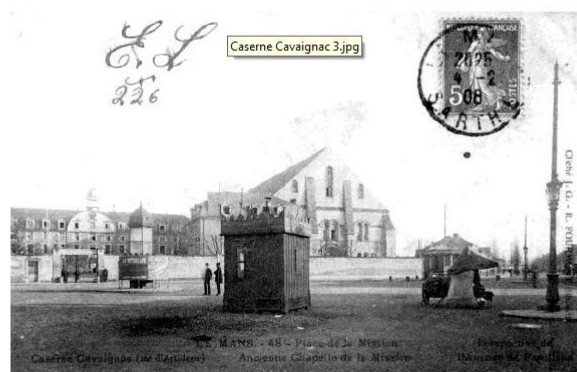
Le livre s'ouvre sur le samedi 1^{er} août 1914. « *C'est la guerre ! On le sait ; tout le dit...* » Ce sont les premiers mots de Lintier qui se trouve alors à la caserne Cavaignac, au Mans, depuis le mois de novembre 1913. Il est donc « à pied d'œuvre » quand la mobilisation se met en place, rompu déjà à la vie militaire et il s'ennuie passablement. Le 9 juillet, il écrivait à sa « petite-grand-mère » : « *Et puis, vois-tu ici, on a une grande paresse à écrire. La vie est tellement monotone. Si peu remplie qu'il semble toujours qu'on a écrit la veille* ». Une période s'achève, Lintier écrit (très certainement à son

manuscrit *Une erreur sentimentale*) malgré des conditions qui sont loin d'être favorables au travail de création.

La guerre, la grande guerre européenne. **Lintier semble pressentir, d'emblée, la portée de l'événement et dans le même temps, la matière littéraire qui lui est offerte. Écrire la guerre.** Il fait face à l'événement et face au lecteur, lui détaillant par le menu son équipement et son programme.

C'est à la date du 3 août qu'il annonce : « *On ne sait pas encore ce matin si la guerre est déclarée, mais on dit que Metz a été incendié et d'aucuns disent même... On dit...on dit...On dit à la fois les choses les plus sensées et les choses les plus folles. Que croire ? Rien, évidemment, ce serait le mieux. [...] Je veux noter, au jour le jour, la fable comme l'histoire... Je cherche seulement, dans ces feuilles écrites en hâte, à restituer ce qui concourt à créer l'état d'esprit d'un soldat, perdu dans la foule des soldats. En ce sens, fable ou vérité, c'est tout un. Plus tard seulement, si ce carnet ne descend pas avec moi dans le « trou », quelque part là-bas, ces notes pourront servir à une histoire de la légende. ... J'ai le loisir d'écrire. Un établi me sert de bureau...* ».

Ma Pièce est une relation concrète des jours de guerre de Lintier qui va s'évertuer à faire ressentir, par le menu, ce que sont ses journées, donnant même toutes les indications techniques nécessaires à cette compréhension.



⁴⁸. Edmond Haraucourt (1856-1941). Cet auteur s'était fait connaître en 1882 en publiant *La légende des sexes* des poèmes érotiques exaltant l'amour libre et la nudité. Il sera conservateur du musée du Trocadero et de Cluny. La célèbre formule « *Partir, c'est mourir un peu* », c'est lui et c'est tiré de *Rondel de l'adieu*, paru dans *Seul* en 1890.

Wagner

Il est au monde deux sortes de gens : ceux qui connaissent Wagner et les autres, le vulgaire digne de tous les mépris.

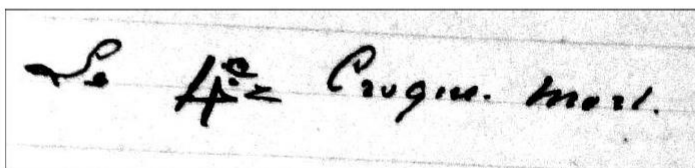
Au-dessus, bien haut, de cette populace et de cette roture ignorante, le wagnérien, quelque chose comme le surhomme de [Nietzsche] plane dans le septième empyrée. Seul, dans les salons, il est considéré. Seul, il est écouté. Toute conversation est captée par lui et ramenée par d'habiles détours à Wagner, le seul sujet qui l'intéresse et le passionne. Alors il péroré [...] il s'échauffe, il s'enflamme. Il finit même par devenir éloquent. Alentour, les dames écoutent avec de petits hochements de tête affirmatifs. C'est que cette saison-ci Wagner se porte beaucoup. Il partage d'ailleurs cette vague avec les chapeaux à plumes et les robes fourreau.

Si donc vous ne connaissez pas Wagner n'espérez jamais obtenir aucun succès auprès des femmes. Vos peines seront inutiles. Vous aurez beau être galants, on vous écoutera avec ennui : vous ne connaissez pas Wagner. Croyez-moi donc : évitez les bals, les soirées, les endroits où l'on cause. A quoi bon vous entêter à rester, vous n'aurez jamais l'occasion de placer un mot : vous ne connaissez pas Wagner.

Fuyez le monde, retirez vous à la campagne. A moins que vous ne préfériez vous éprendre subitement de lui. Mais s'il en est ainsi, un conseil : ne dites jamais « J'aime Wagner ». Non c'est froid, on vous regarderait d'un mauvais œil. Dites plutôt, « J'adore Wagner, je suis fou de lui, il est vraiment divin ». Goûtez, savourez Lohengrin. A ce prix vous serez un homme considéré, respecté, écouté puisque (?) l'homme qui connaît Wagner.

[Profils et silhouettes, circa 1909]

Le 4^e croque-mort [AML 28116]



Le texte de Lintier n'a pas été retravaillé. Il se présente, comme pour la plupart des textes de l'écrivain, comme un premier jet sur la page droite du registre et comporte de nombreuses ratures.

Lorsque celles-ci sont trop nombreuses, l'auteur a réécrit le texte en clair sur la page de gauche en regard du texte rayé.

Les crochets carrés [] indiquent des mots ou suite de mots illisibles, ou encore des mots supposés être ceux de Lintier avec toutefois une incertitude sur l'interprétation de la graphie de l'auteur.

Dans une plaine de betteraves, entre deux bois en masses inquiétantes, sous un ciel terne, humide et bas de mi-octobre, huit hommes du 4^e génie que commandait un caporal, travaillaient à ouvrir une fosse. Déjà, quatre disparaissaient jusqu'aux reins dans un trou long de dix mètres, large de deux. Un sapeur, avec un mouvement d'automate levait et abattait sa pioche, tandis que les trois autres rejetaient avec des pelles les mottes énormes de l'argile. La terre jaune et grasse s'élevait d'un seul côté en haut remblai. Quatre sapeurs, la demi-équipe au repos, assis, côte à côte sur ce remblai fumaient, les coudes sur les genoux, immobiles.

Le caporal, un garçon à barbe rouge, à la figure couperosée et couverte d'acné, très grand, dans sa capote sombre, surveillait. A gauche, tout près, il y avait un long exhaussement de terre fraîche, un rectangle où le sol remué, nu, faisait tache dans la verdure du champ. Autour, quelques betteraves brisées montraient des plaies blanches, juteuses. Les hommes jetaient des regards obliques de ce côté.

- Ils ne sentent pas bon les copains ! dit l'un.

- Tant qu'on peut fumer, remarqua un autre, la fumée fait passer l'odeur.

- Oui mais le tabac manquera avant les maccabs.

- Si ça pue comme ça, déclara le caporal, c'est de votre faute. Vous êtes une sacrée bande de fainéants. Il n'y a pas moyen de vous faire creuser assez avant.

- Tout de même, dit l'homme à la pioche qui s'était interrompu pour s'éponger et qui reniflait l'infeste odeur, il n'y a pas à dire ; c'est à en tomber sur le derrière.

Le caporal haussa les épaules. Il inspectait la lisière du bois à droite d'où il attendait à venir les camarades qui depuis deux heures étaient partis avec un tombereau de paysans, pour ramener des morts dans la forêt. Mais son regard revint à ses hommes qui au fond du trou s'étaient arrêté de travailler pour reprendre haleine ; il grogna.

- Pressons-nous ! Qu'au moins ce soit prêt quand les autres vont arriver avec leur cargaison. On attraperait la peste à rester longtemps ici.

Au loin les grosses pièces allemandes tonnaient avec chaque fois des ébranlements profonds, une vibration grasse. Tout près, une batterie de 75, on ne savait où, répondait sans répit par des claquements secs, comme le bruit d'une porte flanquée. On entendait par intermittence des déflagrations de mousqueteries vers la gauche.

Les sapeurs s'étaient remis à la besogne, dans un va-et-vient, une alternative d'horlogerie, de pelles, de pioches levées et abattues, de corps pliés et détendus. Les mottes tombaient sur le remblai, puis à petit bruit roulaient dans les betteraves.

A la corne du bois le lourd tombereau parut enfin, comme un gros point noir. Il se détacha sur le champ d'un vert uniforme, commençant d'approcher avec une lenteur d'insecte. Autour on voyait, comme d'informes satellites sombres, bouger des hommes [noirs]. La voiture approcha, pleine de morts jusqu'aux bords et précédée d'une grande puanteur. Le poids des cadavres était tel que la sous-ventrière de l'unique cheval lui comprimait le ventre et qu'on pouvait craindre à chaque moment, que la charge trop forte ne soulevât la bête. Un sapeur marchait à la tête de l'attelage, un guide lâche passé au bras et les deux mains dans les poches. Un sergent mince à figure de poitrinaire allait coude à coude avec le conducteur. Quatre hommes derrière veillaient au chargement. Un grand caporal d'infanterie trop long, dont les jambes pendaient en arrière, glissait sans cesse aux cahots des routes sur les betteraves. Quelqu'un criait : « Hop ! » et le tombereau s'arrêtait. Alors deux sapeurs montaient, un sur chaque essieu et, sans impatience, on remettait le mort en place. A l'avant une tête encore casquée pendait. Comme la nuque portait sur le bord de bois, chaque soubresaut, le poids du crâne aidant, faisait basculer cette tête. Si bien que le menton pointait en l'air, la pomme d'Adam saillait d'une façon violente et singulière, dans les chairs vertes du cou, et la face renversée de ce prussien était étrange, semblait regarder à l'envers le dos du cheval avec ses grands yeux, tout troubles et encore bleus.

La voiture fait halte près de la tranchée.

- Votre trou n'est pas assez long, déclara le sergent, on en a ramassé quinze. Jamais on n'en fera entrer plus de douze là-dedans. Rallongez-moi ça, d'un mètre au moins de chaque côté... Allez ! Deux hommes à chaque bout pour que ça aille plus vite. Je ne sais pas pourquoi, je ne me sens pas en sécurité ici.

POINTS DE VENTE DE NOS CAHIERS

MAYENNE :

- OFFICE DE TOURISME
- LIBRAIRIE « LE MARAIS »
- MAISON DE LA PRESSE
- PERMANENCES « PATRIMOINE DU PAYS DE MAYENNE »

LAVAL :

- LIBRAIRIE « CORNEILLE »

